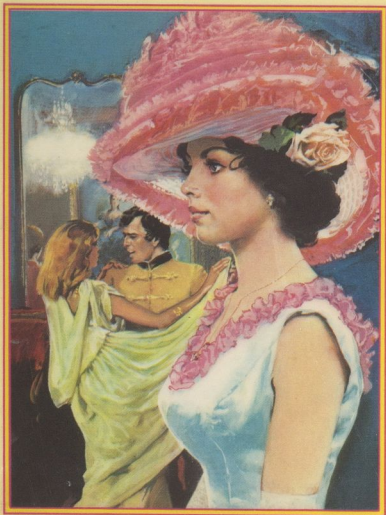


f

# Anne Mariel

LES NUITS SECRÈTES  
DE SISSI



2576

598.

juin 82

**les nuits secrètes  
de Sissi**

462

T. 22

EL 802

15

(1944)

ŒUVRES D'ANNE-MARIEL

DANS PRESSES POCKET

L'ÉPOUSE SANS ALLIANCE

LA MESSALINE DES TROPIQUES

JE ME DAMNERAI POUR TOI

LA VIE AMOUREUSE DE LA MARQUISE DE PAIVA

LA VIPÈRE AUX YEUX D'OR

**anne-mariel**

DL-02-1980-22030

**les nuits secrètes  
de Sissi**

Préface de  
**MAURICE DEKOBRA**

**CASTERMAN**

DL-05-12-1980-35030



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Anne-Mariel, 1980

ISBN 2-266-00964-8

## PRÉFACE

*Pour grands que sont les rois, ils sont ce que nous sommes.*

(CORNEILLE).

*On peut sans être accusé de lèse-majesté admettre que les souveraines sont des femmes comme les autres. La pourpre dans laquelle elles sont nées et la pompe qui les entoure ne changent rien aux émois de leurs âmes. La garde qui veille aux barrières du Louvre ne défend les reines ni des feux croisés de l'Amour, ni des volte-face du cœur, ni des attaques insidieuses de la passion.*

*Mais comment une souveraine peut-elle croire à la sincérité de celui qui la courtise ? Son manteau d'hermine est sa vraie tunique de Nessus.*

*Les cours royales sont une sorte de bouillon de culture où germent, prospèrent et prolifèrent les instincts les plus vils, les sentiments les plus bas, les jalousies les plus féroces. L'envie, aux yeux glauques, y frôle la méchanceté sournoise et polie. Chambellans et dames d'honneur, écuyers et grands veneurs y rivalisent l'hypocrisie. On y parle pour mieux tromper. On y chuchote pour mieux comploter. On y brigue la faveur royale. On y fait la révérence en y jouant des coudes. On s'y incline avec une grimace. On s'y prosterne en grinçant des dents sous le pavillon doré de l'Étiquette.*

*Une reine dort dans une cage, en marge de l'humanité. Qu'importe si les barreaux sont en or. Quand elle essaye de se libérer, elle s'aperçoit vite qu'on a rogné ses ailes. Pourtant quelques souveraines, telles que la Grande Catherine de Russie, ont fait bon marché de la règle pour s'affranchir*



avec cynisme et afficher sans vergogne la sensualité la plus débridée au mépris du savoir-vivre impérial. L'histoire – ce tissu de mensonges, de faux témoignages et d'appréciations fallacieuses – leur a accordé sinon l'absolution du moins une belle gerbe de circonstances atténuantes.

L'Impératrice Élisabeth d'Autriche offre un cas particulier. Celle qui fut l'une des plus belles souveraines des temps modernes a laissé un souvenir impérissable dans le cœur de ceux qui l'ont connue. Même ceux qui sont trop jeunes pour avoir subi la fascination de sa beauté et de sa grâce chérissent la mémoire de cette femme qui n'aimait l'Amour que pour le magnifier.

Mariée à François-Joseph, à ce pauvre petit bureaucrate, qui ne méritait certes pas cette union avec une âme d'élite, Élisabeth trouva hors de la Hofburg des heures merveilleuses qui convenaient à la noblesse de son cœur, à la sincérité de ses élans, aux évagations de son âme tourmentée et toujours insatisfaite. Mais contrairement à d'autres souveraines qui ne cherchaient dans leurs multiples aventures que la satisfaction d'une vile sensualité, Élisabeth poursuivait le rêve de ses illusions perdues.

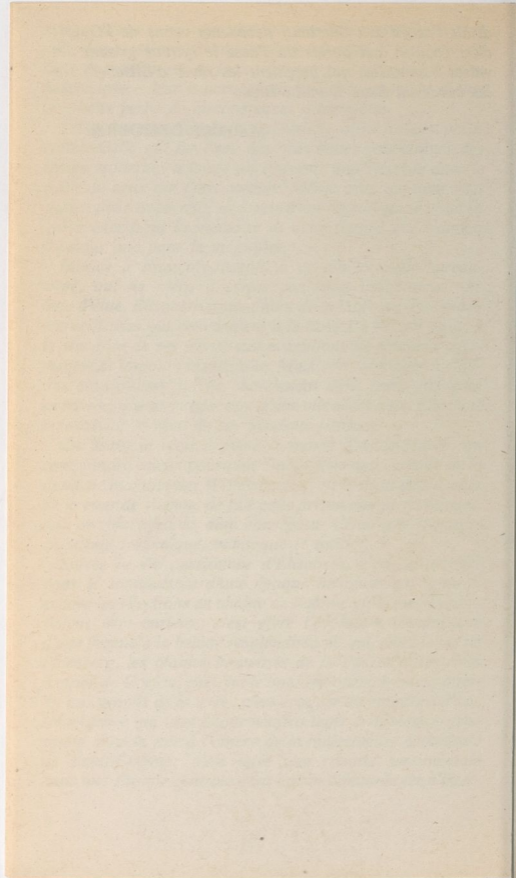
En lisant le récit à peine romancé d'Anne-Mariel, on comprendra mieux pourquoi l'infortunée descendante de la dynastie maudite des Wittelsbach avait le droit de s'évader de la cour de Vienne, de fuir cette prison aux pierres grises, aux corridors froids, dont son époux n'était que le garde-chiourme tyrannique, maniaque et tatillon.

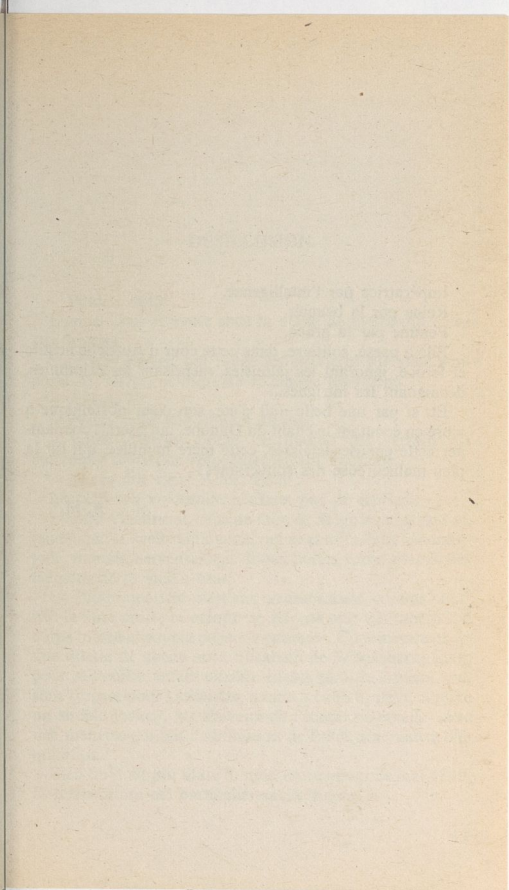
Suivre la vie passionnée d'Élisabeth, c'est se plonger dans le romantisme d'une époque heureuse qui ignorait encore les réactions en chaîne de l'atome violé par les physiciens trop curieux; c'est vivre l'évolution romanesque d'une femme à la beauté resplendissante qui, entre le lac de Starnberg, les plaines immenses de la Puszta et les rives fleuries de Corfou, chercha le bonheur ordinairement interdit aux grands de la terre; c'est évoquer les émotions d'une Impératrice qui tour à tour souffrit dans la douleur et frissonna dans la joie à l'ombre de la majestueuse cathédrale de Saint-Étienne; c'est faire une retraite sentimentale dans une Europe centrale dont aucun rideau de fer n'inter-



*disait l'accès aux dilettanti décadents venus de l'Ouest;  
c'est écouter aux portes du Passé le rythme grisant des  
valse viennoises, qui berçaient les rêves d'Élisabeth sur  
les bords du Beau Danube Bleu.*

MAURICE DEKOBRA.





Impératrice par l'intelligence,  
Reine par la beauté,  
Femme par la grâce,

Elle a passé, solitaire, dans cette cour d'Autriche hostile  
et féroce, ignorant les jalousies, méprisant les calomnies,  
dédaignant les intrigues...

Et, si par une belle nuit d'été, son cœur nostalgique a  
vibré en écoutant le chant du Danube, qui oserait condam-  
ner cette épouse délaissée, cette mère humiliée, qui fut la  
plus malheureuse des souveraines !

A.-M.

## I

### DÉSILLUSION

– Poldi... Poldi...

L'appel clair résonne sous la voûte de pierre qui mène aux écuries.

Surpris, l'écuyer, qui range les étrivières sur leurs supports de cuivre, se redresse et claque les talons.

– Altesse ?

– Faites seller ma jument alezane.

– Votre Altesse monte ce matin ? Le terrain est détrempe, remarque respectueusement l'homme.

– Ça ne fait rien ! Allez, Poldi !

Le petit ton volontaire n'admet pas de réplique.

L'autre s'incline et, sans un mot, se dirige vers les stalles, tandis que la svelte silhouette, qui se profile dans le contre-jour, martèle nerveusement de ses bottes vernies les dalles inégales de la vieille tour.

L'enfant impatient n'est pas un adolescent, comme pourrait le faire croire la culotte de velours noir qui moule son corps mince et souple de jeune panthère. Ce jouvenceau est une fillette de douze ans : Élisabeth de Wittelsbach, Sissi, pour sa famille, enfant terrible du duc Max de Bavière, qui, sans respect pour l'étiquette, monte à califourchon, comme un simple jockey, les chevaux de l'écurie paternelle, avec une maîtrise qui fait l'admiration de Poldi, son maître d'équitation.

Bien qu'il ait plu toute la nuit, en ce matin de mai 1849, la température est particulièrement douce.

Le vent a balayé les nuages sombres. Les dernières buées qui restent accrochées aux cimes neigeuses des Alpes se découpent en festons sur le ciel, transparent comme la dentelle qui orne les jupons des Gretchens bavaroises, et se reflètent sur les eaux limpides du lac de Starnberg, jeté comme une émeraude au fond des collines boisées.

L'herbe des prés, piquée de campanules, encore mouillée des pluies de la nuit, apparaît pimpante et lustrée. Les arbres de la forêt égouttent leurs feuilles en frissonnant sous la caresse légère de la brise.

A l'ouest, au cœur des vallons, des pins sont alignés en quinconce sur une sorte de promontoire : ils semblent ceindre d'une couronne ducale le château de Possenhofen fièrement campé sur ses tours angulaires.

— La jument de Votre Altesse est prête, mais je lui demande quelques instants pour seller ma monture, fait Poldi en rejoignant Sissi.

— Bien, je vous attends près des grands pins.

Sans l'aide de l'écuyer, elle se met en selle et au petit trot, gagne l'extrémité du chemin creux que borde une rangée de mélèzes bleu ardoise. Mais, lorsque Sissi constate que la distance est suffisante, d'un coup de cravache, elle lance la bête dans l'allée qui descend jusqu'au lac. Sans souci du terrain glissant, elle mène son cheval avec une incroyable témérité, s'enivrant de l'air frais qui lui fouette le visage.

Le vent a défait ses cheveux dorés qui flottent librement sur ses épaules. Ses grands yeux sombres, énigmatiques et profonds, se ferment comme ceux d'un félin sous le plaisir violent qu'elle éprouve à galoper seule, sans contrainte, dans ce paysage tout imprégné de l'atmosphère mystérieuse qui monte de la forêt.

Ainsi emportée par sa jument, Sissi poursuit ses rêves, car elle n'est pas seule, comme on pourrait le croire, les bois sont peuplés de fantômes légendaires, et, parmi eux, son prince charmant est là, fidèle au rendez-vous. Il l'escorte dans cette course matinale, chevauchant à ses côtés, aussi hardi qu'elle-même, ne redoutant pas de franchir les fossés les plus larges et de sauter les haies les plus élevées.

Il a une voix douce et murmure des mots si tendres qu'elle croit les percevoir... S'il surgissait au détour du chemin, elle n'en serait pas surprise!

Miracle de l'imagination, qui transforme ainsi la fiction en réalité, car dans son exaltation, elle se grise des récits fabuleux qui entourent le passé de ses ancêtres : de ces fiers et farouches Wittelsbach qui ont traversé l'histoire de Bavière comme les ombres des héros des épopées chevaleresques.

Mais le soleil est déjà haut, et Sissi doit songer au retour ; car, si au château on s'est aperçu de sa fugue, sa mère, la duchesse Ludovica, qui ne badine pas sur le chapitre des convenances, est capable de la morigéner vertement, et, qui sait, peut-être de l'empêcher d'aller cet été à Innsbrück où elle doit retrouver sa tante Sophie et son cousin François-Joseph.

Un peu de rose monte aux joues de la fillette, tandis que son cœur bat plus fort. A son insu, n'a-t-elle pas prêté au mystérieux compagnon de ses randonnées, l'élégance et la beauté du jeune empereur d'Autriche?...

Tandis que Sissi se laisse conduire au gré de sa fantaisie, sa jument, apeurée par un tas de fagots, se cabre tout à coup. Un paysan ceinturé de cuir, reconnaissant l'illustre écuyère, se précipite, mais déjà celle-ci, maîtrisant l'animal, a repris le milieu du sentier. Elle remercie l'homme d'un sourire et ce dernier songe que la petite princesse est digne d'être la fille favorite du duc Max, ce remarquable cavalier si peu fier, qui, dans les auberges, trinque avec les montagnards et fait tourner la tête des servantes.

Voici le château : Sissi coupe court pour aller directement aux écuries.

Par bonheur, elle n'a rencontré que deux palefreniers indifférents qui ne rapporteront pas son escapade à la duchesse ; Élisabeth étant assurée d'autre part du silence de Poldi, qui redoute de perdre sa place, saute lestement de sa selle ; mais, comme elle ne veut pas laisser son alezane au milieu de la cour, bravement, elle la conduit jusqu'aux stalles, et elle sourit en songeant aux cris d'indignation que pousserait sa sœur Néné si elle la voyait ainsi marcher



dans le crottin, elle, si protocolaire, qui exige toujours que son cheval lui soit conduit par un écuyer en gants blancs.

Dans le box, Sissi est bien embarrassée pour retirer les mors et passer le licol. Il faut qu'elle appelle à l'aide un palefrenier. Or, comme justement, de l'autre côté de la cloison, elle entend une respiration haletante, celle d'un homme qui doit décharger un sac d'avoine dans les mangeoires, la fillette contourne le bat-flanc de bois et s'avance.

Elle s'arrête, indécise, car malgré la pénombre qui règne dans cette partie des écuries, elle voit un homme qui gît sur une botte de paille.

Le premier mouvement de Sissi est de porter assistance au malheureux qui a dû tomber et, peut-être, se faire une entorse. Mais, au moment où elle va s'approcher, ses yeux s'agrandissent, l'homme n'est pas seul, une forme féminine est à ses côtés. Elle reconnaît les cheveux fauves d'Erna, sa chambrière.

\*  
\*\*

Dans un sursaut de répulsion, Sissi a compris soudain l'horrible chose... Le voile d'innocence qui préservait sa jeune âme des affreuses réalités de la vie vient subitement de se déchirer.

Elle se sauve en courant, traverse la grande cour d'honneur du château et, sans voir les domestiques effarés qu'elle bouscule au passage, gravit le grand escalier qui conduit à ses appartements. Là, elle se laisse choir dans une bergère. Ainsi donc, ce qu'on appelle l'amour est cette chose abjecte ! Ses pensées tournent en elle sans fin, comme les feuilles mortes balayées par le vent d'automne. Elle reste ainsi immobile, le regard fixe, oubliant tout ce qui l'entoure, revivant l'ignoble scène dont chaque détail s'imprime en elle comme sous la marque d'un fer rouge.

— Quelle robe Votre Altesse mettra-t-elle pour passer à table ?...

Sissi sursaute. Elle n'a pas entendu entrer Erna. Celle-ci, impeccable dans son austère robe noire, se tient debout,

comme d'habitude, devant sa jeune maîtresse ; rien ne fait trembler sa voix, aucun trouble n'altère ses yeux candides de vierge bavaroise. Comment peut-on montrer tant de duplicité ?

L'indignation envahit l'enfant et, lorsque la chambrière s'approche d'elle pour la déshabiller, elle se recule, écœurée et s'écrie :

– Ne me touchez pas... ne me touchez pas...

\*  
\*\*

De ce jour, Sissi n'est plus la même.

L'enfant spontanée, gaie et primesautière a disparu pour faire place à un petit être absorbé, replié sur lui-même.

– Sissi est pâle... Sissi n'a pas d'appétit... Sissi est malade ! s'inquiète la duchesse Ludovica, dont le cœur de mère, devant ces symptômes, s'est aussitôt alarmé.

Mais un médecin appelé en consultation déclare :

– La princesse Élisabeth n'a rien de sérieux. C'est l'âge de la formation, elle fait un peu d'anémie. Du grand air et une bonne table, et elle sera vite rétablie...

Comme l'été arrive avec ses frondaisons, elle fait de longues promenades avec ses frères et ses sœurs, sous la conduite de son institutrice, la baronne de Wulffen.

Ah ! les belles vacances ! Une gaieté inépuisable fait bouillonner cette jeunesse. Cinq enfants qui s'échelonnent entre quinze et six ans, car Louis, l'aîné, termine ses études à Munich ; et Sophie, bébé de deux printemps, reste encore sous la surveillance de sa nurse anglaise. On joue au croquet, au volant, on rit, on crie, on se dispute souvent pour mieux se réconcilier. Alors, dans l'allégresse des plaisirs nouveaux, Sissi se détend, elle retrouve son entrain, son ardeur.

Hélène, chef de file, au visage sérieux, qui devrait être la plus raisonnable, se révèle souvent turbulente et taquine.

– Qu'avez-vous fait à vos sœurs ? interroge sévèrement la baronne de Wulffen, en voyant Mathilde et Marie qui sanglotent désespérément.

– Rien, Madame, répond Néné qui s'esquive en riant.

Sissi s'est précipitée, elle a pris la plus jeune dans ses bras, et l'embrasse.

— Qu'as-tu, Mouche ?

L'institutrice s'occupe de Marie, qui à travers ses larmes explique :

— Elle nous a dit que, ce soir, le diable viendrait dans notre chambre et nous emporterait en enfer !...

— Et vous l'avez cru !... Ce que les femmes sont naïves ! s'exclame Charles-Théodore, fort de la supériorité que lui confèrent ses dix ans.

Les petites sont rassurées ; l'incident est clos ; mais une ombre voile de nouveau le regard de Sissi, qui pâlit.

Souvent à la fin de la promenade, Élisabeth demande la permission d'aller voir son chevreuil. Les enfants fatigués par la course rentrent avec l'institutrice, tandis qu'elle va seule, jusqu'à sa petite ferme... Mais, sur le chemin du retour, Sissi rôde près des étangs troubles et ralentit sous les allées sinueuses bordées de hauts arbres dont les branches se rejoignent au-dessus d'elle comme la nef d'une cathédrale. Là, elle se sent plus calme, personne ne peut lire en elle, ni découvrir le terrible secret qui la ronge.

« Maintenant, je ne suis plus une vraie jeune fille. Ce que les autres ne doivent apprendre que le jour de leur mariage, je le sais déjà ! Je ne suis plus pure ! Je suis en état de péché ! »

Cette idée de péché l'obsède et la mine ; elle pense : « Si je mourais maintenant, j'irais en enfer ! Le Bon Dieu a voulu me punir d'avoir désobéi en montant seule à cheval ! »

Voilà pourquoi le rappel des flammes éternelles, même dans la bouche innocente d'une de ses petites sœurs, la bouleverse au point de la faire chanceler.

Et, lorsque le brave aumônier qui la confesse chaque dimanche lui dit : « Ma chère enfant, faites votre acte de contrition », Sissi, qui n'a pas osé s'accuser d'avoir vu le péché le plus affreux qui existe au monde, se dit que malgré l'absolution qu'elle reçoit, elle restera une éternelle réprouvée.

Elle pense surtout à cela, lorsque la nuit descend et environne de son ombre inquiétante les êtres et les choses ;

alors, une sorte de paix entre en elle; perdue dans cette obscurité, elle se sent plus petite, et son tourment diminue.

Un soir, dans la bibliothèque où l'on se tient en attendant la cloche du dîner, la duchesse dit à ses enfants réunis autour d'elle :

– Je viens vous annoncer une grande nouvelle. A la fin de l'année, vous aurez un nouveau petit frère!

Alors, ce sont des cris de joie :

– Quel bonheur !...

– Comment s'appellera-t-il ?... – Sera-ce un garçon ? une fille ?

– Je veux une sœur, déclare Mouche, qui rêve d'une grande poupée vivante, trouvant la petite Sophie déjà trop grande.

– Moi aussi, réplique Marie, je lui ferai de jolies robes roses !...

Seule, Sissi ne dit rien. Ses pensées se heurtent dans son cerveau. Pour la première fois, l'origine de la grande énigme de la vie vient de prendre une forme précise.

Quoi ! sa mère avait subi la même profanation qu'Erna, et son père aurait fait le même geste monstrueux que le valet d'écurie ? Un sursaut d'horreur révolutionne l'enfant, elle devient écarlate, et tremble.

– Qu'as-tu, tu es malade ? demande Ludovica.

– Maman !

La petite, en sanglotant, s'est abattue dans les bras maternels. La baronne de Wulffen essaye également de la calmer.

– Cette petite est d'une nervosité excessive, déclare la duchesse.

Et croyant que l'enfant pleure à cause de la place qu'occupera au foyer le nouveau venu, qui la frustrera de l'affection de sa mère, la duchesse lui murmure tout bas, pour ne pas être entendue de ses autres enfants :

– Va, ne crains rien, tu resteras toujours ma préférée !...

\*  
\*\*

Une pensée, peu à peu, s'est cristallisée dans le cerveau

d'Élisabeth: « Le mariage est une chose abominable... Jamais, je ne me marierai! »

L'automne est venu avec ses tons de rouille. Bientôt, on regagnera Munich pour l'hiver. Sissi veut profiter des dernières belles journées: elle aime toujours à regarder les eaux du lac, embrasées des nuages du crépuscule.

Elle foule sous ses pieds les feuilles qui font un bruit de papier de soie, elle ne songe à rien; le spectacle de la nature lui suffit. On lui a interdit, pour raison de santé, de monter à cheval. Elle voudrait bien pourtant revoir son alezane avant de partir, mais, par une sorte de peur irraisonnée, elle redoute d'aller seule aux écuries.

Un matin, n'y tenant plus, elle appelle son frère Charles-Théodore:

– Gackel – ainsi l'appelle-t-elle – viens avec moi, les chevaux me manquent!...

Les deux enfants vont dans les stalles.

Poldi, qui n'a pas vu sa petite élève depuis presque trois mois, les pilote joyeusement. Il montre un beau pur-sang nouvellement acheté, et le brave écuyer, passant la main sur ses cheveux gris, déclare:

– Cela, maintenant, nous fait huit pur-sang. Juste le même nombre que seront Vos Altesses, puisqu'il paraît que nous allons avoir un nouveau petit prince. Tout le monde s'en réjouit ici. Ce n'est pas comme pour les pauvres gens, une naissance dans une famille souveraine, c'est la manifestation de la volonté du Bon Dieu, qui bénit ceux qui nous gouvernent!

Chaque parole de Poldi pénètre comme une flèche dans le cœur de Sissi... Et une joie profonde l'envahit. Comment a-t-elle pu commettre le sacrilège d'assimiler les siens, son père, sa mère (qui sont de souche royale) aux gens du peuple?... Tous ceux qui sont envoyés sur la terre par Dieu avec une mission à remplir échappent aux règles communes... Ni elle, ni les siens, ne subiront une aussi odieuse déchéance.

Le soir en faisant sa prière, Sissi demande pardon à Dieu d'avoir pu souiller le respect qu'elle doit à ses augustes parents. Elle ajoute encore: « Seigneur, lorsque je serai

grande, j'accepterai pour époux le prince que vous m'enverrez ».

Et, lorsque deux semaines plus tard on regagne Munich, la duchesse constate avec satisfaction :

– Sissi a repris sa gaieté de jadis... Le bon médecin avait raison, le grand air l'a rétablie !



## II

### UN PRINCE PASSE

Élisabeth a maintenant seize ans.

Elle est grande, mince. Un visage aux traits purs, un nez fin, des lèvres pleines. Des yeux immenses que des cils invraisemblablement longs voilent d'une ombre mystérieuse.

On vante également son charme et sa beauté ; mais sa famille trouve qu'elle a un esprit trop indépendant. Quelle idée de ne pas vouloir aller passer la saison dans une élégante ville d'eaux avec sa mère et sa sœur aînée !

— Sissi, ton père a décidé que tu viendrais avec nous à Ischl.

La jeune fille fait la moue. Elle espérait obtenir la permission de demeurer tout l'été à Possenhofen ; or, voilà que sa mère lui annonce que ceci est impossible.

Il faudra qu'elle se joigne aux siens pour faire le « chien savant » devant un parterre de grands-ducs et de princes.

Ludovica, d'un pas majestueux, va quitter la chambre de sa fille quand, brusquement, elle se retourne et laisse tomber négligemment :

— Réjouis-toi de ce séjour. Il est possible que l'Empereur vienne nous y rejoindre.

La phrase qu'elle redoutait est lâchée. Sissi tressaille, elle soupçonne le vrai motif de ce déplacement. Elle a surpris depuis quelque temps des chuchotements autour de la



table familiale. Elle devine que l'ambition de ses parents est en jeu et que leurs regards se tournent en ce moment sur sa sœur Hélène. Il faut que Néné réussisse à charmer le plus jeune et le plus puissant empereur du monde.

Depuis plusieurs mois, en vue de cette rencontre, n'a-t-elle pas été astreinte à mille obligations ? Elle apprend trois langues, suit des cours de danse, essaie de vaincre sa peur à cheval, va dans le monde, et s'exerce à recevoir avec grâce et dignité. En vérité, il faudrait être aveugle pour ne pas se rendre compte que tant d'efforts ne sont pas l'occupation courante d'une simple duchesse. Néné est devenue un personnage important. Tout gravite autour d'elle, tandis que sa cadette, malgré ses seize ans, est tenue à l'écart des conciliabules.

Sissi a le cœur gros en voyant le peu de place qu'elle occupe en ce moment parmi les siens. Pourtant, elle n'envie pas Néné. A vingt ans, celle-ci est une princesse accomplie, raisonnable, belle, pleine de qualités ; il est naturel qu'on l'admire et qu'on l'aime, mais Sissi serait heureuse d'être, elle aussi, entourée d'un peu de tendresse.

Elle est mélancolique et se replie sur elle-même. Pour rêver, elle se réfugie dans les bois odorants ou devant le grand lac de Starnberg qui renvoie au loin la masse sombre du château de Berg, de ce château impénétrable dans lequel vit son jeune cousin, le prince héritier de Bavière.

Parfois elle suit à cheval les sentiers de chèvres qui, à travers les pins, lui permettent de dominer la plaine et de voir la ligne violette qui ourle les montagnes du Tyrol. Ainsi transportée dans un royaume fictif, elle se réfugie dans un monde créé par son imagination, un monde bien à elle qui est son domaine. Et il va falloir qu'elle renonce à ses courses à travers bois et prairies !

Sissi s'approche de sa fenêtre ouverte au grand large sur les beaux arbres du parc. Une odeur de foin fraîchement coupé monte de la campagne, et ce parfum capiteux des chauds soirs d'été la pénètre si profondément qu'elle sent des larmes mouiller le bord de ses paupières.

Les deux berlines venant de Possenhofen, qui transportaient Ludovica, ses filles, la baronne Rodi, nouvelle gouvernante de Sissi, et les femmes de chambre, sont arrivées tout à l'heure à Ischl.

Au Grand Hôtel, où des appartements ont été retenus pour les voyageuses, un message de l'archiduchesse Sophie a été remis à Ludovica. La mère de François-Joseph attend sa sœur et ses nièces à la villa impériale dès leur arrivée. Empressement de bon augure qui réjouit Ludovica.

Hélas ! la voiture qui emportait les malles, n'ayant pu suivre le train rapide des berlines, ne sera là que demain matin.

Ces dames devront donc se contenter de leurs vêtements de voyage.

La duchesse et sa fille Hélène ont eu la précaution de se vêtir de toilettes de taffetas qui conservent l'apprêt du neuf, tandis que cette indisciplinée de Sissi, malgré les conseils qu'on lui a donnés, a tenu à mettre un tailleur de toile pour être plus à l'aise. Résultat : il est impossible qu'elle paraisse ainsi devant ses augustes parents.

— Sissi, tu ne peux venir dans cet accoutrement, lui dit sa mère en examinant sa robe toute froissée.

— Ta sœur, plus prévoyante, a su sacrifier son confort pour être élégante, ajoute-t-elle en désignant sa fille aînée qui se tient droite et digne dans sa tenue trop apprêtée.

La petite est de méchante humeur.

— Néné avait un motif pour soigner sa mise ! Ce n'est pas moi qui dois plaire à Franz, riposte l'enfant terrible, heureuse de montrer qu'elle n'est pas dupe des mystères dont on entoure cette visite.

Ludovica s'abstient de répondre. D'ailleurs, la baronne Rodi, aidée d'une femme de chambre, va s'efforcer de repasser la jupe de Sissi.

Bientôt une calèche, attelée de deux magnifiques chevaux piaffants, s'arrête devant l'hôtel avec un cliquetis de grelots argentins.

L'empereur d'Autriche envoie sa propre voiture pour chercher sa tante et ses cousines.

En traversant le hall, où leur présence suscite la curiosité des voyageurs, la duchesse recommande tout bas à ses filles :

– Surtout, n'oubliez pas de faire la triple révérence !

Hélène et sa mère se sont confortablement installées dans le fond du véhicule. Néné, qui prend déjà au sérieux son rôle d'Impératrice, ne semble pas voir tout ce qui l'entoure, tandis que Sissi, assise à côté de la baronne Rodi sur la banquette, pousse des exclamations d'émerveillement devant les vitrines chatoyantes des magasins. Elle est fascinée par les robes élégantes aperçues dans les somptueux équipages qui croisent leur calèche. C'est la première fois qu'elle fait connaissance avec le luxe d'une ville d'eaux à la mode, car Ischl en ce mois d'août 1853 a une saison particulièrement brillante.

Son ravissement se manifeste de façon si intempestive le long du parcours, que Ludovica est obligée de modérer son enthousiasme.

– Sissi, je t'en prie, on croirait que tu n'as jamais rien vu !

Ce n'est pas tout à fait exact, car Élisabeth connaît Munich où son père a une résidence, mais comme cette belle ville lui semble sévère avec ses monuments imposants, tandis qu'ici tout est riant et gai !

Voici la villa autrichienne enfouie sous des bosquets fleuris.

Des curieux, avertis de l'arrivée des princesses, font la haie de chaque côté des grilles. Néné, visiblement très émue, manque malencontreusement le marche-pied. Sa sœur saute légèrement à terre.

– Sissi !

Ludovica a poussé à mi-voix ce cri d'indignation ; sa fille cadette ne vient-elle pas de courir à la tête de l'attelage pour caresser les naseaux des chevaux ! En pareil moment, quelle tenue ! Que va penser l'Empereur qui guette peut-être leur arrivée derrière un des rideaux des hautes croisées ?...

Deux valets de pied écartent les battants de la large porte qui ouvre sur un péristyle aux colonnes de marbre frangées de vigne-vierge. Sissi admire le grand salon blanc où des guirlandes d'or courent le long des murs ornés de tapisseries rares.

Mais voici l'Archiduchesse, dans une robe de satin parme. Elle s'arrête sur le seuil de la porte comme la vedette qui, avant d'entrer en scène, attend les applaudissements du public. Elle regarde ses parentes, aucun sourire ne détend son visage revêché. Sissi se dit que cela ne sera pas drôle pour Néné de vivre sous le même toit que cette créature de glace. Instinctivement, elle recule derrière la baronne Rodi.

Sophie s'approche de Ludovica. Les deux sœurs échangent un baiser impérial, froid et distant. L'Archiduchesse embrasse de même ses deux nièces. Sissi remarque alors combien sa mère, qui ne s'attendait pas à une telle démonstration publique, parle avec volubilité et semble heureuse.

Les domestiques apportent, sur des plateaux d'argent, tous les accessoires pour le thé. Du coin de l'œil, Sissi observe les choux à la crème; elle songe: «J'aurai au moins un bon goûter!» Elle remarque aussi que sa tante ne quitte pas des yeux Hélène qui se tient gauchement sur le rebord de son siège.

En effet, l'Archiduchesse examine la fille aînée de sa sœur et elle constate que cette beauté qu'on lui a tant vantée a le teint défait. La gracieuse fillette, entrevue quelques années plus tôt, n'a pas tenu ses promesses. Certes, le visage est régulier, mais l'expression en est dure, le corps trop mince est sans agrément dans cette robe vert chou ridiculement laide qui la fait ressembler à une petite bourgeoise endimanchée.

Est-ce donc là la future Impératrice d'Autriche?

Évidemment, il y a lieu de faire la part de l'émotion que doit éprouver la jeune fille, mais l'Archiduchesse connaît son fils! A vingt-trois ans, son goût marqué pour le beau sexe a déjà défrayé la chronique à La Hofburg. Il refusera une épouse quelconque. N'a-t-il pas dit à sa mère que la plus grande souveraine du mon-

de doit être aussi la plus jolie femme d'Autriche?

Deux laquais en culottes courtes écartent les lourdes portières de velours. Les conversations restent en suspens. Sissi, qui tient à la main un chou à la crème l'enfourne prestement dans sa bouche.

François-Joseph paraît dans un uniforme blanc tout charmé d'or. Comme il est beau ! Sissi a un éblouissement.

De son pas souple le jeune souverain traverse la pièce et salue tour à tour sa mère et sa tante, puis il se tourne du côté de ses cousines. Néné baisse les yeux comme une demoiselle bien élevée et, toute tremblante, fait ses trois révérences un peu engoncée par les plis de sa robe.

Sissi, spontanément, s'approche et tend sa main droite. Elle sourit, délicieusement jolie.

– Bonjour, Franz.

L'Archiduchesse Sophie, si rigoriste sur le protocole, sursaute, tandis que Ludovica, indignée, songe que cette petite sauvageonne est capable de faire rater les beaux projets de mariage.

Que pense son neveu ? Que va être la réaction de l'Empereur qui appuie chaque acte de sa vie sur le prestige immuable de l'étiquette ? Quelle phrase terrible va-t-il prononcer ce descendant de Charles Quint qui règne sur plus de vingt peuples ?

– Heureux de te trouver, Sissi.

Ludovica se demande si elle a bien entendu... Quant à la rigide Archiduchesse, elle croit que son fils devient fou...

En effet, l'Empereur est fou... fou d'amour. Il a été fasciné par la beauté radieuse de cette enfant, par sa grâce puérile. Alors, ce qui se passe dans les heures qui suivent tient des contes de fées.

Le lendemain matin, Sissi n'est pas encore réveillée que le comte Grünner vient faire part du désir de l'Empereur de voir sa cousine la princesse Élisabeth de Wittelsbach assister à la grande soirée qui aura lieu le lendemain.

Quel émoi provoque cette invitation ! Sissi, trop jeune, n'a pas de robe de bal. Avec la baronne Rodi, on fait le tour des couturières d'Ischl. On finit par découvrir une ravissante toilette de tulle rose, faute de la traditionnelle



parure blanche que toute jeune fille doit revêtir pour sa première sortie dans le monde.

\*\*

Maintenant, devant la psyché, Sissi s'admire une dernière fois. Est-ce bien elle cette radieuse apparition qu'elle ne reconnaît pas ? Ses bras blancs et lisses émergent des manches bouffantes, telles des tiges de fleurs et l'ample jupe fait paraître plus fine sa taille souple. Comme son buste est encore un peu frêle, elle glisse des mouchoirs dans l'échancrure de son corsage, ce qui donne à sa silhouette une plénitude charmante. Elle a piqué dans ses cheveux auburn une flèche de diamants. Geste osé pour celui qui saura l'interpréter. Ses prunelles plus grandes encore que de coutume brillent d'un éclat insoupçonné ; sa bouche vermeille comme une fraise des bois tremble légèrement. Sissi, au fond d'elle-même, ne comprend pas très bien ce qui arrive... Les événements dépassent en rapidité ses pensées. Si elle voit des larmes perler au bord des cils de Néné, elle a de la peine car elle n'a rien fait pour prendre la place de sa sœur.

Elle se souvient du dîner de la veille où Franzi ne l'a pas quittée des yeux, bien qu'elle fût tout au bout de la table. Est-ce qu'il songerait vraiment ?... Mais il y a des questions qu'on n'ose pas se poser même dans le secret de son cœur, car les rêves trop beaux risquent de ne pas se réaliser.

Dans le coupé qui traverse les rues illuminées d'Ischl, Sissi soupire. Elle ressent un trouble immense, une espèce de paralysie l'envahit.

Des bruits sont déjà parvenus jusqu'à elle quant à l'impression qu'elle a produite sur l'Empereur. Elle sait qu'en entrant elle va être le point de mire de plusieurs centaines de regards. Dans la nuit, la villa impériale apparaît, embrasée de toutes ses fenêtres éclairées. Des lanternes de papier frissonnent comme des lucioles à travers les jardins.

Sissi est éblouie. Elle avance sous les lumières des lustres entre sa mère et sa sœur vraiment très en beauté ce

soir dans une merveilleuse robe liliale. Alors, en voyant Néné, réellement charmante, avec cette impulsion qui dicte tous les mouvements de son cœur, Sissi souhaite très sincèrement que François-Joseph revienne à ses premiers projets. Et puis soudain elle redoute tous ces gens obséquieux qui s'écartent sur son passage. Ce protocole, qui préside à chaque geste des souverains, lui pèse à l'avance. Elle est trop éprise de liberté pour se soumettre aux rouages implacables de ce qui constitue la cour.

Élisabeth songe à tout cela au milieu des uniformes rutilants, des toilettes merveilleuses, des bijoux somptueux, des parfums grisants, du champagne... Les couples tournoient. Les jupes s'épanouissent, telles de grandes corolles mouvantes. Au son de la musique ensorcelante, on oublie la banalité de l'existence quotidienne, on se laisse bercer au rythme des rêves les plus fous !

— Voulez-vous m'accorder cette polka, votre Altesse ?

Le comte Grün, racé dans son dolman sombre, s'incline devant Sissi qui a un petit pincement à la poitrine. Quoiqu'elle s'en défendit, elle espérait un autre cavalier. Mais l'Empereur ne danse pas encore. Appuyé contre la haute cheminée de pierre il regarde évoluer les invités. Légère, Sissi suit son cavalier, pourtant son regard reste posé sur Franz. Elle remarque mieux alors combien dans ces salons dorés les autres hommes sont ternes à côté de lui. Il domine tous ceux qui l'entourent par le prestige de son allure, l'aisance de ses manières, la courtoisie qu'il déploie pour tous.

Sissi tourne toujours et elle s'aperçoit que, peu à peu, le vide s'est fait autour d'elle. Alors la petite princesse comprend que c'est pour mieux l'admirer que l'Empereur a demandé au comte de la faire danser.

Le prince Charles-Louis, jeune frère de François-Joseph, qui ne cache pas l'admiration qu'il éprouve pour sa jolie cousine, vient également réclamer une polka.

Les danses succèdent aux danses. Sissi tournoie dans un vertige qui s'accroît.

Minuit sonne, l'orchestre, qui s'est arrêté, attaque les premières mesures du cotillon. C'est l'instant décisif, tous les



*Le livre d'or du roman féminin*

# LES NUITS SECRÈTES DE SISSI

« ... Suivre la vie passionnée d'Elisabeth, c'est se plonger dans le romantisme d'une époque heureuse qui ignorait encore les réactions en chaîne de l'atome violé par les physiciens trop curieux ; c'est vivre l'évolution romanesque d'une femme à la beauté resplendissante qui, entre le lac de Starnberg, les plaines immenses de la Puszta et les rives fleuries de Corfou, chercha le bonheur ordinairement interdit aux grands de la terre ; c'est écouter aux portes du passé le rythme grisant des valse viennoises, qui berçaient les rêves d'Elisabeth (Sissi, pour sa famille et les intimes) sur les bords du Beau Danube Bleu. »

Maurice DEKOBRA

Presses  
Pocket



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 04887795 6

Atelier Pascal Vercken

Illustration Konkoly

ISBN 2-266-00964-8

XI - 80

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

